

*Conrad Black par Conrad Black*, Montréal, Éditions Québec/Amérique, 1993, 490 p.

Jean Mercier

La politique étrangère des grandes puissances après la guerre froide  
Numéro 24, automne 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/040330ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/040330ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société québécoise de science politique

ISSN

1189-9565 (imprimé)

1918-6592 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Mercier, J. (1993). Compte rendu de [*Conrad Black par Conrad Black*, Montréal, Éditions Québec/Amérique, 1993, 490 p.] *Revue québécoise de science politique*, (24), 183–186. <https://doi.org/10.7202/040330ar>

---

***Conrad Black par Conrad Black***

Montréal, Éditions Québec/Amérique, 1993, 490 pages.

La présence de *Conrad Black par Conrad Black* dans la liste des livres recensés dans ce numéro de la *Revue québécoise de science politique* ne va pas de soi, il faut l'admettre. Qu'en plus, ce lecteur ait beaucoup apprécié le livre, voilà qui peut surprendre encore davantage.

D'abord, *Conrad Black par Conrad Black* en tant que livre qui peut intéresser les lecteurs de notre revue. Bien sûr, notre jargon universitaire ne s'y trouve pas, le langage *politically correct* non plus. Mais il s'y trouve des réflexions, des idées et même des idées politiques. Qu'elles proviennent d'un homme d'affaires qui a réussi de façon spectaculaire (il est propriétaire, entre autres, du *Daily Telegraph* de Londres), et qui a connu personnellement Henry Kissinger, Sir Isaih Berlin, Margaret Thatcher et Ronald Reagan, n'enlève rien à ces réflexions et à ces idées. Les hommes et les femmes d'action ne sont jamais aussi superficiels que les intellectuels aiment le croire (ni les intellectuels aussi profonds qu'ils se perçoivent eux-mêmes, pourrait-on ajouter).

Bien sûr, les idées sont résolument conservatrices, on s'y attendait. Dans la gauche confiscatrice et redistributrice des revenus, que Black a fuie en quittant le Canada pour Londres, le financier-éditeur inclut, pêle-mêle, bien des gens différents: syndicalistes, homosexuels, avocats ambitieux, journalistes envieux et même écologistes. Il ne s'agit pas là des propos les plus éclairés du volume. Heureusement, ces passages sont plutôt l'exception que la règle.

Dans des passages qui rappellent les théoriciens du *Public Choice*, Black argumente que le Canada est devenu un lieu où les politiciens confisquent les revenus des gens qui travaillent afin de se gagner les votes de tous ceux qui ont trouvé une façon plus ou moins originale de se plaindre et de gémir. Il s'en est suivi une réglementation et une rigidité institutionnelle qui, à terme, pourraient rendre le Canada incapable de réellement compétitionner sur le plan international. Les solutions, pour Black, passent par le respect du droit des individus à toucher la plus grande partie de leurs revenus, par la réduction du pouvoir syndical et par le respect strict des droits individuels. Ces propositions, il me semble, nous invitent à qualifier le conservatisme de Conrad Black de conservatisme éclairé.

Il se trouve quantité d'autres réflexions de nature politique ou administrative, comme celle où il constate que le secteur privé n'est pas nécessairement mieux administré que le secteur public, mais qu'il est puni plus rapidement pour ses erreurs.

Même les narcissiques du Québec (dont je suis) y trouvent leur compte. Il y est fréquemment question du Québec, souvent de façon positive. On se rappellera que Conrad Black a déjà écrit une étude approfondie sur Maurice Duplessis, en deux tomes, ce qui a fait dire à Claude Ryan que Conrad Black pouvait en montrer à bien des journalistes québécois sur l'histoire du Québec. L'image du Québec qui ressort est celle d'une province qui revendique pour obtenir toujours plus, sans aller jusqu'à risquer l'indépendance. Les Québécois ne risqueront pas de perdre les précieux paiements de transfert car ils sont, au fond, essentiellement bourgeois, constate Black. Dans la mesure où Black évalue le soutien financier du Québec par le Canada à 58 milliards de dollars par an (p. 384), il y a là en effet de quoi faire réfléchir. (Ailleurs, d'autres observateurs avancent des chiffres beaucoup plus modestes. Peut-être les prochains mois nous aideront-ils à nous faire une idée plus précise.)

Mais Black reste optimiste, malgré tout, sur l'avenir du Canada. Cet avenir passe par l'acceptation mutuelle des Anglais et des Français comme concitoyens légitimes. Il se considère essentiellement comme un anglophone, partisan de la Bonne Entente, qui a été temporairement découragé par les législations linguistiques du Québec depuis la loi 22.

Le livre peut intéresser aussi les tenants des approches qualitatives et interprétatives en sciences sociales, dans la mesure où cette biographie met un peu de chair sur des concepts abstraits comme «canadien-anglais», «homme d'affaires», «conservateur» et «citoyen du monde». Conrad Black est tout cela, et davantage. Sans compter les notes d'humour, assez nombreuses, comme ce passage où il raconte qu'un «schisme» divisait sa famille, sa mère étant agnostique, et son père, athée (p. 34). (Black lui-même s'est converti au catholicisme dans les années 1980.)

On ne devrait pas rejeter cette biographie du simple fait qu'elle donne une vision du monde différente de celle à laquelle nous sommes habitués. Elle vient, en effet, selon la belle expression de Gadamer, d'un autre «horizon». Pour cela,

et pour d'autres raisons encore, nous devrions nous y pencher.

Jean Mercier  
*Université Laval*